

# Les Vedettes



**FERNAND LEDOUX  
ET RENÉE FAURE**

sont les deux vedettes de  
"BEATRICE DEVANT LE DÉSIR"  
réalisation de Jean de Margue-  
nat (en exclusivité à partir du  
8 Mars aux Portiques, au Royal  
Haussman et à La Royale).  
Product. CIMEP distribuée par UFPC.  
Photo extraite du film.

5<sup>e</sup> ANNÉE **ZF** LE SAMEDI  
4 MARS 1944 - N<sup>os</sup> 167 et 168  
23, RUE CHAUCHAT PARIS-9<sup>e</sup>

# MIEUX QUE DES PROMESSES

CERARD BABO



LUCIENNE LAURENCE



JACQUES SYLVAIN



VIRGINIA



ADRIENNE ALAIN



LENA CORNEILLE



RAYMOND MASSARD



On sait avec quelle flamme et quel dévouement la grande artiste Tonia Navar dirige le Cours Molière qu'elle a fondé. Chaque année, son concours aux Ambassadeurs révèle de nouveaux talents. On se rappelle le brillant premier prix remporté en juillet 1943 par Lena Corneille, une toute jeune fille de quinze ans particulièrement douée.

Lauréate de ce même concours, Mia Delphie, engagée par Henri Varna, joue et chante chaque soir au Palace. Jacques Sylvain fut choisi par Jacques Hébertot pour créer « Le Pain de notre Vie » au Théâtre de l'Œuvre, et par Léo Joannon pour le film « Le Carrefour des Enfants perdus ». Lucienne Laurence, qui tourne dans « Echec au Roi », mis en scène par J.-P. Paulin, apparaîtra dans « Les Liens de Chaîne » et « Figure de Proue ».

Virginia n'a que treize ans et fut engagée dans « Le Parapluie à Images », au Théâtre Labruyère, où l'on remarqua son naturel et sa simplicité. Arlette Roque a le rôle enviable de doubler Parisys au Théâtre Michel et doit faire une prochaine création sur une autre scène parisienne. N'oublions pas les succès de Michel Roux, de Gilbert Veynes, au music-hall, de René Milan aux côtés de Cécile Sorel, d'Andrée Kléber dans la revue de Ded Rysel, de Marielle Fabrice à l'Étoile et aux Nouveautés...

Encouragés par ces belles réussites, leurs jeunes camarades se joignent à eux pour préparer dans l'enthousiasme de grands galas pour les prisonniers. On y applaudira : Adrienne Alain au beau tempérament dramatique, au talent très personnel; Raymond Massard, comédien, chanteur, danseur de claquettes; la « révélation 1944 » du Cours Molière : le jeune comique Gérard Babo, dynamique et spontané; et la ravissante Michèle Dagrey, future étoile de cinéma qui vient d'être brillamment élue Mlle Vedettes.

## BRUIT Il y a femmes et femmes

On peut qualifier d'officiels les départs que viennent de faire au cinéma ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra-Comique. C'est dans une scène très importante du « Bossu » qu'ils ont eu lieu. Les aimables pensionnaires de la rue Favart, costumées en Indiennes, s'y livrent à un divertissement chorégraphique que leur a réglé pour la circonstance leur maître de ballet Constantin Teherkas.

Le premier jour de tournage, où il était convenu qu'elles travailleraient jusqu'à six heures, A l'heure riante et disposées au studio, d'un monsieur qui avait paru tout dirigé au cours de la journée, pour lui rappeler qu'il devait les lâcher.

— C'est moi qui commande ici, f... moi le camp, lui répondit-il sur un ton qu'on n'emploie pas avec des personnes comme il faut.

Ces demoiselles, outrées, décidèrent le soir même à parler au directeur de la production. Surprise: qu'elles ne tournaient pas le lendemain, lorsque le lendemain matin avant de commencer, on demanda à parler au directeur de la production. Surprise: tant pis. On tourna. Mais le nom du personnage si mal élevé a été noté. Et, dorénavant, lorsque le ballet de l'Opéra-Comique sera pressenti pour danser dans un film, les danseuses, avant de signer, refusent leur concours si M. X... en est.

Il va de soi que cette petite histoire ne nutra en rien à la qualité du « Bossu » lequel, signé Jean Delannoy et réalisé par sa distribution, s'annonce comme un très grand film. Tout de même, on aimerait que certaines mauvaises manières célèbres dans le cinéma d'avant-guerre n'aient plus cours dans celui d'aujourd'hui.

## A propos de chaussons

La crise touche les chaussons de danse comme le reste. Et ça dure depuis déjà pas mal de temps. Les danseuses en savent quelque chose, qui vont chez le spécialiste du Faubourg-Montmartre, réputé pour les chausser toutes à la scène.

La jolie Dany Robin qui, son premier prix décroché au Conservatoire, entra à l'Opéra où, entre parenthèses, elle a remplacé au pied levé, ces temps-ci, le premier grand sujet dans « Le Jour » (passation de rôle qui ne s'était encore jamais vue) donnait son avis sur la question l'autre matin:

— Quand j'étais au Conservatoire, déclarait-elle, on me répondait qu'il ne restait de chaussons que pour celles de l'Opéra. Maintenant que je suis à l'Opéra, on me répond qu'il n'y en a plus que pour le Conservatoire.

Naguère, Dany Robin se promena en tutu dans la rue, pour protester contre le manque d'attribution de points de textile aux danseuses. La verrons-nous un de ces jours arpenter nus-pieds le boulevard, pour protester contre la crise des chaussons?

tre, que dirigeaient alors Emile et Vincent Isola. Emervillé par le poupon, Emile en devint le parrain. La petite Doris venait au théâtre chaque jour et sa mère la faisait dormir dans l'énorme corbeille où on entassait le linge (propre, évidemment!) des artistes. Tel fut le berceau diurne de ses premiers mois.

Aujourd'hui, Doris Jaladis a vingt ans. Elle est du ballet de l'Opéra-Comique, dont sa mère (que tout le monde appelle « ma mère » là-bas), est toujours l'habilleuse. Mais Doris, mariée il y a un an et demi, a eu un bébé, « Minet », maintenant âgé de huit mois. Et l'après-midi, la danseuse amène son « Minet » au théâtre. Pendant qu'elle travaille à la classe de danse, il repose... dans la corbeille où reposa sa mère, sous l'œil attendri de la bonne grand-mère, à qui cela rappelle de touchants souvenirs.

Dans vingt ans, « Minet » sera sans doute danseur à l'Opéra-Comique. Amènera-t-il son enfant pour le faire dormir dans le dodo-corbelle ancestral?

## Concours pour les jeunes amateurs de la chanson

Le Cercle de la Famille et de la Jeunesse du Grand-Palais vient de confier à Geneviève Maquet et Jean Landré, de Radio-Paris, la direction artistique de sa nouvelle section « Les Jeunes de la Chanson ».

## De Doris à Minet

Elle s'appelle Doris Jaladis. Quand elle vint au monde, il y a une vingtaine d'années, et dès qu'on put la sortir, sa mère, habilleuse à l'Opéra-Comique, l'emmena avec elle jusqu'au théâ-

# GALA VEDETTES

On organise beaucoup de galas en ce moment... Mais aucun ne ressemble à l'autre, chacun a sa personnalité, son caractère dominant qui dépend de son but, de son programme, de ses animateurs.

« Vedettes » se devait donc d'en offrir un à ses lecteurs. Notre journal, jusqu'ici, n'en avait guère été avare, mais est-il besoin d'évoquer encore une fois et de dénombrer toutes les mille difficultés actuelles, petites et grandes, qui président de plus en plus impérieusement à l'organisation de ces manifestations artistiques?

Nous croyons, chers lecteurs, que vous devez les connaître à peu près par cœur et que vous n'en apprécierez que mieux l'effort que nous accomplissons en vous offrant, comme chaque année, un gala gratuit.

Nous sommes un peu en retard, mais qu'importe, nous nous savons d'avance excusés avec joie. La vie n'est-elle pas toujours pleine d'imprévus? L'important, au fond, n'est-il pas de vous présenter un programme exceptionnel avec tous vos artistes préférés?

Nous avons donc le plaisir de vous annoncer aujourd'hui que le « Gala de Vedettes » est définitivement fixé au 25 mars. Il se déroulera entre 16 h. 15 et 18 h. 45, à la grande salle Pleyel, et sera donné au bénéfice direct de ses lecteurs, puisque l'entrée en sera gratuite, et en l'honneur de la charmante Mademoiselle Vedettes 43, Michèle Dagrey, qui vous doit son élection et que vous ne connaissez encore que par photos et reportages.

Nul doute que vous ne veniez en foule applaudir Roger Dann, le grand garçon brun, sympathique, au sourire franc, à la voix puissante, qui saura si bien vous

chanter toutes ces charmantes chansons pleines de fantaisie que nous connaissons de son répertoire.

Hélène Sauvaneix, merveilleuse comédienne que nous avons vue souvent au théâtre, dansera pour vous avec le style impeccable et plein de délicatesse qui lui est propre.

Les Craddocks, que vous avez vus sur toutes les scènes des music-halls parisiens vous feront pleurer de rire avec leurs acrobaties et leurs clowneries.

Lona Rita qui vous montrera des mouvements de danses acrobatiques dans un style qui lui est très personnel.

Ana Nevada et Rafaël Arroyo, couple enchanteur que les habitués des récitals de danse connaissent et aiment bien, nous transporteront pour quelques moments, au rythme martelé de leurs pieds, dans cette Espagne sauvage et presque mystérieuse dont nous rêvons toujours...

Puis ce sera le tour du joyeux Pierre Mingand, enfin remis de l'accident qui l'a éloigné des studios pendant deux mois. Le délicieux artiste nous revient comme il nous a quittés, avec une chanson au coin des lèvres et une pirouette à la pointe des pieds!

Jo Vanna, belle chanteuse réaliste à la chevelure ardente, viendra nous chanter les beaux poèmes qu'elle a composés au retour de sa tournée dans le Midi.

Josette Daydé, menue et vive, avec son sourire espiègle, nous annoncera que, décidément, « son grand-père n'est pas swing »!

Monique Powell, blonde comme une poupée, chantera ses meilleures chansons.

Betty Spell, avec ses jambes admirables et ses yeux brillants sous sa frange bouclée, nous entraînera à grands pas au gré de sa fantaisie déchainée, cette fan-

taisie que nous retrouverons dans ce qu'elle a de plus dynamique et sympathique avec Marguerite Gilbert.

Et Jacques Morel, spirituel et hallucinant imitateur, fera défiler devant nos yeux étonnés toutes les figures connues de la scène et de l'écran.

L'orchestre de Johnny Uvergots, qui joue chaque soir aux Capucines, soutiendra le défilé de chansons, de fantaisies et de danses avec toute la virtuosité bien connue de son jeune chef compositeur de talent, auteur de « L'Amour est mon nom », et la fougue de ses musiciens qui connaissent déjà, malgré leur jeunesse, les succès du music-hall, de la radio et de l'enregistrement.

Vous pensez peut-être que le programme est complet?

N'oubliez pas la présentation de Mademoiselle Vedettes 43, en l'honneur de qui nous vous offrons ce gala.

Donc, rendez-vous, Salle Pleyel, le samedi 25 mars, à 16 h. 15 très précises...

Bertrand FABRE.

25 MARS 1944

# GALA

DEUX PLACES

Découper ce bon et envoyer-le à « VEDETTES », 55, Avenue George-V, Service Gala, accompagné d'une enveloppe timbrée à 1 fr. 50, portant votre adresse.

# Sur L'ÉCRAN

## LES FEMMES NE SONT PAS DES ANGES.

Tout le monde est d'accord là-dessus : les hommes qui le disent, les femmes elles-mêmes qui sont ravies que l'on ait elles-mêmes une telle opinion ! En vérité, les demoiselles que nous montre Willy Forst dans son dernier film ne sont pas des démons très méchants... Elles se conduisent en femmes, tout simplement, c'est-à-dire qu'elles sont habiles, subtiles, rusées, raffinées, avec trois grains de charme et un grain de mauvaise foi, qu'elles sont royales dans le triomphe et qu'elles s'écrient : « Je ne joue plus ! » quand elles perdent, qu'elles ne savent plus très bien quand elles mentent, quand elles disent la vérité, quand elles racontent ou qu'elles inventent, quand elles sont gentilles ou quand elles sont cruelles : elles sont, enfin, délicieuses !

Le film est tourné avec bonne humeur et le scénario de Ceza von Cziffra est l'un des plus originaux que l'on ait vus sur un écran. Je n'en dirai pas un mot pour ne pas déflorer les multiples surprises qui se succèdent sans interruption.

Marthe Harell et Axel von Ambesser sont gentils, sans plus ; mais une vamp qui rate tous ses effets : Margot Hielscher, est excellente. Et ravissante.

## UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE.

Qui n'a lu ou suivi sur la scène les aventures du bon Fadinard, rentier, qui, le jour même de son mariage, doit à tout prix se procurer un chapeau de paille d'Italie parce que son cheval a mangé celui d'une dame qui s'était égarée dans les bois de Charentonneau avec un fringant lieutenant de chasseurs d'Afrique ?... Lancée à la poursuite du chapeau — l'honneur d'une femme est en jeu ! — la nœce tout entière est engagée dans de folles aventures que Labiche et Marcel Michel ont contées dans un extraordinaire vaudeville qui reste le chef-d'œuvre du genre « poursuite ». On ne retrouve

guère le charme de la pièce dans le film de Maurice Cammage. Fernandel chante une chanson : « Elle bayait aux cornes », qui est une pitoyable réplique à « Il pleurait comme un Madeline » à Chevalier tira le maximum. Jossedon ? Chevalier tira le maximum. Jacqueline Gaël, Tramel, Jacques Erwin, Jacqueline Laurent, Charpin sont les principaux interprètes de cette pochade grossièrement rajustée aux proportions de l'écran. Quant à Fernandel, on n'est pas très sûr qu'il n'ait lui-même brouté le chapeau.

**VIVE LA MUSIQUE !** — Qui reconnaît dans cette comédie légère et un peu fade la patte du metteur en scène Helmut Kautner qui réalisa « Lumière dans la Nuit », ce drame si poignant dont on a dit ici, il y a deux mois, le plus grand bien ? Aucune trace de style personnel dans « Vive la Musique ! », mais une forme cinématographique courante, un langage passe-partout qui ne parvient jamais à arracher le film à une honnête moyenne. Le sujet traite une fois de plus cet éternel conflit de la musique classique et du jazz. Ilse Werner, avec ce charme infini qu'on lui connaît, mène, c'est l'occasion de le dire, la danse. Victor de Kowa se laisse conduire avec résignation. Il ne montre pas plus de volonté qu'un ours en peluche.

**LES MYSTÈRES DU THIBET.** — Un bon documentaire doit, avant tout, nous montrer quelque chose que nous n'avions jamais vu. Si l'on admet ce critère dans ce qu'il a d'absolu, « Les Mystères du Thibet » sont indiscutablement un très bon documentaire. Les images qu'ont rapportées de leur voyage les membres de la mission scientifique Schaefer sont belles et d'une rareté exceptionnelle. La ville sainte de Lhassa et le temple où réside le grand Lama ont été filmés, en effet, pour la première fois, ainsi que certains rites de la religion bouddhiste.

Très peu d'Européens étaient parvenus à pénétrer dans la ville où réside le Bouddha vivant : grâce à ce film, des milliers d'individus de tous les continents vont connaître la forme de ce temple, le dessin de ces rues, le ciel de cette ville prodigieuse d'où partent les signes religieux et politiques de trois cents millions d'Hindous. Ce spectacle vaut tous les Fernandel du monde, croyez-le !...

**BONSOIR, MESDAMES... BONSOIR MESSIEURS.** — Les milieux de la radio, qui avaient déjà fourni le thème d'un film satirique : « La Famille Duraton », ont donné l'occasion à Roland Tual de réaliser une comédie alerte, rapide, dépourvue de toute prétention et qui n'offre pas le moindre rapport avec le dernier film de ce metteur en scène, « Le Lit à Colonne ».

Le sujet ne saurait se raconter. L'histoire est faite de menus incidents, de cette poussière de gags légers et tous un peu hors de propos qui constituent les comédies filmées n'ayant d'autre ambition que celle de nous conduire pendant une heure et demie dans la fantaisie la plus gratuite. Quelques types classiques de reporters ou de revuistes radiophoniques sont croqués et les auteurs ont utilisé le plus adroitement possible l'attraction d'un chanteur célèbre dans des aventures filmées qui s'accrochent toujours si mal de tels numéros.

François Périer est, comme toujours, charmant et sympathique. Gaby Sylvia, Jacques Jansen, Carrette, Parédès, Jacqueline Champi, Claude Marcy, etc., tournent à tour de rôle les boutons de cette radio-comédie dont le scénario est de Robert Desnos. Un peu trop de « mots » parfois dans le dialogue ; on ne doit jamais oublier que l'auteur du texte, au cinéma, doit rester invisible comme les ondes qui portent la voix à travers monts et océans.

Jean-Louis ROY.

# On danse à la Villette...



# DAMIA

**O**n m'avait dit : « Damia répète actuellement deux nouvelles chansons épatantes. Vous devriez aller la voir. » Et comme j'admire beaucoup Damia, je n'ai pas hésité une seconde, j'ai téléphoné à Lido et voilà, nous nous trouvons tous les deux dans l'appartement qu'elle occupe à Passy. Elle nous reçoit, chaudement vêtue d'un pantalon et d'un chandail.

« L'appartement est glacial, mais venez par ici, il y a une pièce chauffée, nous dit-elle en souriant. » Et elle nous entraîne dans un salon où se trouvent déjà Jacques Larue, Émile Carrara, auteurs tous les deux de chansons à succès, et l'éditeur, Léon Agel.

— Nous tombons en pleine répétition ?  
— Exactement.

— Parfait. Continuez, je viens pour entendre vos nouvelles chansons.

— Très bien, dit Damia, qui monte aussitôt sur une sorte de tabouret de bar, car elle ne peut travailler assise. Or, travailler une chanson debout, à la longue, c'est extrêmement fatigant. Alors elle a trouvé un moyen intermédiaire, qui consiste à s'asseoir sur un tabouret si haut qu'elle a un peu l'impression d'être debout tout en étant assise...

— Je ne chante ma chanson que lorsque je la sens, même au micro, et je ne comprends pas ces artistes qui, papier en main, viennent à l'annoncer sur un texte qu'ils ne possèdent pas complètement. Une chanson, cela ne se lit pas, cela se vit !

Elle a dit cela avec une telle flamme dans les yeux que tout le monde la regarde et chacun, j'en suis sûr, pense avec moi : Comme cette femme aime son métier !

— Allons, les enfants, au travail !  
Et, accompagnée d'Émile Carrara, elle répète « On danse à la Villette », dont les paroles sont de Jacques Larue et la musique d'Émile Carrara. Valse musette sur un sujet original, dont l'air deviendra vite populaire.

Léon Agel sourit. Sourire d'éditeur satisfait ? Non, sourire de connaisseur, car il compose aussi des chansons. C'est lui qui a écrit les paroles de « Mon amant de Saint-Jean ». Brusquement, Damia, prise par

sa chanson, se précipite dans les bras de Jacques Larue et termine son refrain en valsant avec lui... Tout en dansant, il nous dit :

— Savez-vous que c'est Damia qui, la première, m'a fait de la publicité ?

— Moi ? dit Damia.

— Oui, toi, alors que je n'étais qu'un petit auteur inconnu.

— Moi ? répète Damia, étonnée.

— Et à la radio, encore.

— Au cours d'une interview ?

— Non, dans ton tour de chant...

Damia cherche, cherche...

— Souviens-toi, dit Jacques Larue, tu chantais : « La rue... la rue... la rue m'attire malgré moi... »

Tout le monde s'esclaffe.

— C'était la première fois qu'on parlait

autant de moi...

Damia se tord. Elle déclare n'avoir jamais

tant ri... Mais il faut travailler et elle remonte

sur son tabouret pour chanter « Ma rue »,

une très belle chanson de Camille François

pour les paroles et d'Émile Carrara pour

la musique, comme dirait un speaker de

radio.

Pendant qu'elle exprime toute la détresse

de la fille malheureuse avec des accents

bouleversants, je pense à ces vers qu'un

grand poète lui écrivait récemment :

«...voix fauve du plaisir tyrannique et dément,

Elle dit la fureur des soirs où l'on voit rouge,

La fille en proie au mâle et leur accouplement,

Et l'amour dévoyé qui brûle dans les bouges.

Elle fait la beauté de tout ce qu'elle chante

Par son don infini de soi

Grâce auquel la chanson est un acte de foi

Où vient communier la foule qu'elle enchante.»

Comme c'est vrai ! Je la regarde chercher

et trouver instinctivement le geste précis

et l'attitude émouvante dont tous les sous-

produits de la chanson s'empareront demain

sans scrupule... et j'ai envie d'écrire un

article très méchant sur les fausses vedettes

et j'ai envie de lui dire à elle combien je

l'admire... mais elle travaille deux chansons

nouvelles et je la quitte sur la pointe des

pieds...

Guy BRETON.

1. Tragédienne de la chanson, Damia excelle à exprimer toute la souffrance.
2. Accompagnée par E. Carrara, Damia répète « On danse à la Villette ».



Photos Lido

3. Damia achève sa répétition en dansant, comme à la Villette..

4. Damia écoute sa voix, entourée de J. Larue, Carrara et Léon Agel.

# Visite à Jo Vanna

**D**ANS une rue sombre où siffle le terrible vent d'hiver, je connais un petit coin, intime et doux, un refuge réconfortant et magique.

Au vestiaire, on ne laisse pas seulement son chapeau, mais tout ce qui encombre la vie : les soucis, les peines, les fatigues et les lourds désespoirs.

C'est un petit bar tout bleu dans une calme lumière rose : des fauteuils, des tables basses et rondes vous accueillent, des tableaux attirent votre regard. Oh ! le vertige de la première cigarette dans ce havre de grâce et de repos !

Nous sommes au « Vol de nuit ». La route du ciel est claire et la nostalgie des voyages

proche. Envoyons-nous pour la nuit à la poursuite du rêve, car voici venir notre beau pilote : Jo Vanna s'approche du piano, nous sourit et chante. Dans les lumières tamisées, sa chevelure ardente est comme une auréole. Jo Vanna pense au temps où, petite fille montmartroise, elle désespérait de pouvoir, un jour, donner libre cours à sa vocation. Jo Vanna pense à tous ses métiers car elle fut modiste, puis vendeuse, puis dactylo, jusqu'au jour où elle put se faire entendre du directeur du Chat Noir qui comprit la nature exceptionnelle de la jeune femme et l'encouragea à travailler. Jo Vanna pense à sa vie heurtée, brisée, éparse à travers sa jeunesse et sa souffrance. Et c'est

pourquoi elle chante de cette façon tragique, c'est pourquoi le réalisme de ses chansons qu'elle compose elle-même n'est pas la légende, mais la reproduction fidèle de la vie, de toutes les vies qu'elle a connues.

Mais la chanson est finie et Jo Vanna doit reprendre pied sur terre. On l'interroge. Oui, elle vient juste de rentrer d'une triomphale tournée dans le Midi. Oui, elle a eu le temps d'écrire de nombreuses chansons nouvelles qu'elle va ajouter à son répertoire. De plus, elle va enregistrer sur disques Fumière et va paraître sur les scènes des grands music-halls parisiens.

En attendant, elle dirige ce bar délicieux où tous ses amis savent qu'elle les attend.

Photos Harcourt

Le bar du « Vol de nuit », où Jo Vanna sert elle-même ses clients.

C'est une jeune femme de grande allure qui sait déguster ses boissons...

...Et dans ce bar, le meilleur moment est encore celui où elle chante.



2. Les deux seules femmes qui se refusent à Don Juan sont: la pure (Marie Déa) et la plus vénale (Suzy Prim).

3. C'est Jean Darcante, l'animateur de la Compagnie d'Art Dramatique, qui a monté « Un Don Juan ».

4. Deux jeunes comédiens vont se révéler dans cette pièce: Pierre Gallon et Cécilia Paroldi.

Photos Lido.

1. Paul Bernard, penché sur l'épaule de Marie Déa et de Suzy Prim, incarne un Don Juan modeste et timide, un Don Juan malgré lui.

# UN DON JUAN

ou la recherche d'un rêve d'enfant

**C'**EST un bien curieux Don Juan que répète actuellement, à la Comédie des Champs-Élysées, Jean Darcante, l'animateur de la Compagnie d'art dramatique dont le succès de « La Célestine » et de « Cristobal » a établi le prestige.

Ce nouveau Don Juan, né derrière les barbelés, est l'œuvre d'un auteur inconnu de trente-cinq ans, Michel Aucouturier, qui rêva du Trompeur de Séville en préparant sa thèse de docteur en droit, et termina sa pièce à l'Oflag XVII A. Un camarade rapatrié a ramené le manuscrit à Paris et l'a soumis à Jean Darcante, qui emporta la brochure à la campagne et télégraphia le surlendemain qu'il acceptait la pièce. Trois mois après, elle entrait en répétitions.

Ceux qui connaissent l'odyssée habituelle des manuscrits traînant du bureau directeur au boudoir de la vedette pour finir chez son ami sérieux, présenté comme commanditaire, crieront peut-être au miracle.

La merveilleuse histoire de Don Juan qui tenta presque tous les poètes et de nombreux peintres, musiciens et auteurs dramatiques, nous est contée ici d'une façon assez personnelle. D'abord, le Don Juan de Michel Aucouturier est laid. Cet amoureux timide, atteint d'un curieux complexe d'infériorité, poursuit toute sa vie un rêve d'enfant, un rêve d'amour qu'il n'a pu réaliser. C'est sa petite cousine Isabelle qu'il recherche à travers toutes les femmes qu'il croit désirer.

Paul Bernard, dont ce sera la rentrée au théâtre — il n'a incarné que quinze jours le Pierrot du « Baiser » de Banville en hommage à Antoine — personnifiera ce Don Juan par persuasion, ce Don Juan toujours déçu, plus triste que cynique.

Jean Darcante n'a pas voulu monter cette œuvre comme on réalise souvent « la première pièce d'un auteur débutant ». Il a réuni une interprétation de qualité avec, en tête d'affiche, Suzy Prim, Paul Bernard et Marie Déa. Tous ces artistes sont habillés de costumes de Rosine Delamarre, dont le luxe paraît une gageure à l'heure actuelle. Suzy Prim interprète le rôle d'une courtisane amoureuse de Don Juan. Et Marie Déa, dont ce seront les véritables débuts au théâtre — à sa sortie du Conservatoire, elle n'a joué chez Gaston Baty que des utilités — incarnera la cruelle et orgueilleuse petite cousine Isabelle, qui humilia l'adolescent disgracieux et maladroit et ne le désira plus tard que pour mettre en échec sa réputation de Don Juan.

C'est Jean Darcante qui met en scène cette œuvre dont trois décors de Félix Taha évoqueront la Séville rutilante d'il y a trois siècles. Ainsi, Don Juan, qui revit dans une comédie féerique et fantastique de Molière, dans un poème inachevé de lord Byron, un tableau romantique de Delacroix, un poème infernal de Baudelaire et un opéra, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Mozart, Don Juan, ce personnage légendaire aux multiples aventures galantes, cet homme de cœur riche, fier, impie, brillant, libertin et séducteur, va nous apparaître pour la première fois laid, modeste, timide, bafoué par sa cousine et toujours déçu dans la poursuite de son unique rêve d'enfant.

Jean LAURENT.



Photo Louis Silvestre

## HOMMAGE A MON BON MAITRE ALFRED BACHELET

**N**OUS venons de perdre un grand musicien, mort à la peine, au moment où l'Opéra-Comique préparait la création d'un de ses ballets pour célébrer les quatre-vingts ans du Maître.

Grand Prix de Rome en 1890, Alfred Bachelet fut successivement chef de chant, puis chef d'orchestre à l'Opéra.

En 1920, il quitta Paris, nommé directeur du Conservatoire de Nancy. Pendant plusieurs années, j'ai travaillé au Conservatoire sous sa haute direction et c'est là que je l'ai connu, admiré et aimé. Grand, mince, un sourire ironique sur les lèvres, toujours affable avec ses élèves, le maître nous intimidait énormément, parce que son amabilité recherchée nous éloignait plus de lui qu'elle ne nous en rapprochait.

Ce fut Messager qui, à la fin de sa direction à l'Opéra, monta et dirigea la première partition d'Alfred Bachelet: « Schémo », en 1914.

Après la guerre, l'Opéra-Comique accepta un long acte d'Alfred Bachelet qui durait près de deux heures: « Quand la cloche sonnera... »

En 1929, Bachelet fut élu par l'Académie des Beaux-Arts au fauteuil d'André Messager. Quatre ans plus tard, on monta à l'Opéra son « Jardin sur l'Oronte ». Barrès avait choisi lui-même le musicien qui devait en écrire la partition.

Alfred Bachelet a pu faire toute sa carrière avec quelques œuvres, car celles-ci, à l'abri du temps et de la mode, demeureront. Ses drames lyriques reflètent une sincérité passionnée et une vigueur d'accent que le grand public n'accepte pas aussitôt, mais qui imposent un Maître et lui assurent, plus que la Coupole, l'immortalité.

J. L.



Photo S. Enkelmann

## LE ROI CHRISTINE a un page

L'histoire de Marguerite Duclerc commence comme tant d'autres. Fille de bourgeois sévères, elle voulut faire du théâtre. Sa famille s'y opposa. Mais cette histoire se continue avec bonheur. Il y a six mois, ayant passé outre la volonté familiale, et après avoir travaillé la comédie avec Jeanne Véniat et suivi les conseils de Cécile Sorel, Marguerite Duclerc partait pour une tournée en zone sud, au cours de laquelle elle interprétait, auprès de la grande Célimène, « Le Misanthrope », « L'Aventurière », « Madame Capet ». Marcelle Maurette terminait à ce moment-là son « Roi Christine », que le théâtre Edouard-VII vient de créer avec succès et où Cécile Sorel incarne la célèbre reine de Suède exilée — certains s'en souviennent — à Fontainebleau, puis à Rome.

Revenue à Paris, la célèbre comédienne demanda à Marcelle Maurette — dont elle savait qu'elle lui réservait le personnage de Christine — d'écrire un rôle pour Marguerite Duclerc.

Et voici comment celle-ci est, aujourd'hui, le page favori du roi Christine. Elle chante un menuet, ce qui nous laisse prévoir que lorsque les représentations de cette pièce seront terminées, elle fera un tour de chant. Ses costumes, comme ceux de Sorel, ont été dessinés par le peintre Brian.

Nature indépendante, fougueuse, ayant foi en le théâtre qu'elle aime par-dessus tout, Marguerite Duclerc, élégante et jolie, est un page que chacun voudrait bien avoir à sa cour.

Jean ROLLOT.



Marguerite Duclerc auprès de Cécile Sorel.



Le gracieux page du roi Christine.

Isa KYPRIANNA donnera, Salle Pleyel, le vendredi 10 mars en soirée, un récital de danses, accompagnée par la pianiste Andrée Berty. A son programme figureront quatre créations: un boléro de Turina, une danse persane réalisée d'après des enluminures de ce pays, une Kaitorma, danse des Tartares de Crimée, et une danse d'inspiration médiévale où Isa Kyprianna évoquera, sur un poème d'Armand Sylvestre, mélodie de Gabriel Fauré, « Fleur jetée », la pathétique ressouvenance d'une âme endeuillée.

Photo Les Mirages.



# NEIGE TARDIVE

## Ski clandestin

L'hiver 1943-1944 restera, dans notre souvenir, comme un des plus doux que nous ayons connus. Rappelez-vous décembre, et janvier surtout, qui ressemblait étrangement à un mars normal.

Mais février nous a surpris en nous amenant une chute de neige, d'un jour seulement, mais combien abondante.

Neige sur les Champs-Élysées. Gaby Sylvia et Yvette Dolvia, qui n'ont pu, cette année, se rendre à Megève, en ont profité pour chausser leurs skis. Voyez plutôt.



Lucien Baroux attend anxieusement Yves Mirande. Viendra-t-il? L'heure passe...

*Ce soir*

*On improvise*



Photos Lido



Yves Mirande ne viendra pas maintenant. Mais voici Jimmy Gaillard qui va peut-être sauver la situation.

Il est bien entendu que les galas réservent toujours des surprises aux spectateurs. Il y a d'abord la surprise qui consiste à ne pas voir les artistes annoncés au programme; c'est la plus courante. Et la moins drôle! Mais il y a aussi les surprises agréables. Celles, par exemple, de voir de grands artistes s'adonner en public à leur violon d'Ingres... Ainsi un acteur populaire nous révéla un soir ses dons d'équilibriste, une chanteuse son talent d'écuyère, une grande comédienne son... goût, dirons-nous, pour le chant, cependant qu'un artiste de la Comédie-Française nous prouvait de façon indiscutable, en faisant un numéro de prestidigitation, qu'il avait raté sa vocation. Mais les spectateurs du gala organisé à l'Alhambra par la Municipalité du XII<sup>e</sup> arrondissement au profit de ses prisonniers assistèrent à une chose unique et imprévue : les débuts improvisés au music-hall d'une grande vedette de cinéma. En effet, Lucien Baroux ne soupçonnait même pas un quart d'heure avant ce qui allait lui arriver. Il venait simplement pour jouer un sketch d'Yves Mirande, avec Louvigny et l'auteur lui-même. Or, Yves Mirande souffrant, fit téléphoner au dernier moment, pour se décommander. Que faire? Lucien Baroux n'hésita pas une seconde, il entra en scène et se mit à raconter avec humour des souvenirs et des histoires de cinéma. Quelques minutes plus tard, la salle en joie applaudissait Lucien Baroux qui venait de se révéler ainsi artiste de music-hall. Mais le public, ce soir-là, eut une autre surprise. En effet, chose rare dans un gala, on n'enregistra pas une défection d'artiste. Et ce dut être une récompense pour Lucien Pipon, compositeur de tant de chansons à succès, à qui avait été confiée la réalisation artistique du programme. Toute une pléiade de vedettes, répondant spontanément à son appel, prêtait son concours, et pendant près de quatre heures, ce fut sur la scène de l'Alhambra un défilé ininterrompu des plus grands noms du music-hall : Étienne Arnaud, Marie Bizet, Matina, les Burlesques de Paris, l'orchestre Richard Blareau, Josette Daydé, Jeanne Boitel, André Claveau, Alec Siniavine, Michèle Dartheuil, Bayle et Simonot, France Aubert, Michèle Dorlan, Lucienne Dugard, Jean Lambert, Lestelly, Tony Planchet, Gabriello, Jacques Meyran, Jacques Morel, les Rilanders, les Omanys, Lyane et Lux, Lycette Darsonval et Serge Peretti. L'orchestre était dirigé par Marcel Cariven et la vente aux enchères conduite avec brio par Jimmy Gaillard. La présentation rimée de Guillot de Saix était dite par Marcelle Gabarre, Jacques Charon et Yves Furet de la Comédie-Française. Tout cela concourait à faire de ce gala merveilleux, l'une des plus brillantes soirées parisiennes de la saison.

C. B.



« Attention, tenez-moi bien, j'ai une idée, pour remplacer le sketch, nous allons improviser du main à main. »



Mais Lucien Baroux abandonne, et c'est comme conteur d'histoires qu'il débute au music-hall.



# CLÉMENT DUHOUR

## La Vedette du jour

— Quel chanteur exquis ! disent de lui les mélomanes.

— Quel chic type ! surenchérissent tous ses amis.

— Quel beau garçon, se disent entre elles toutes les femmes...

Le talent, le cœur, le physique : il semble, en effet, que la nature a mis en Clément Duhour toutes ses complaisances. Aussi faut-il voir l'accueil enthousiaste que lui réserve chaque soir la clientèle de ce charmant cabaret de la rue de Ponthieu, où il se produit actuellement.

C'est là que nous l'avons rencontré et qu'il a bien voulu, entre deux tours de chant, nous parler un peu de ses débuts.

— Je suis Basque d'origine, comme d'ailleurs mon ami Henri Bourtayre qui m'accompagne en ce moment même au piano. C'est vous dire que j'ai toujours été féru de grand air et de mouvement. Aussi, très jeune, ai-je été invinciblement attiré par les distractions sportives : la pelote, d'abord, chez moi, puis, plus tard, les exercices physiques renouvelés de la Grèce antique, le lancement du disque notamment, à qui je dois en grande partie ma solide musculature... Quant à ma passion pour le chant, elle remonte très loin, elle aussi. Certes, à l'origine, je

ne voyais guère dans ma voix qu'un simple violon d'Ingres, la possibilité d'exercer, à l'occasion, un modeste talent de société, mais très vite...

— Oui. Très vite, le succès est venu...

— ...et, de fil en aiguille, comme dirait ma grand'mère, je suis passé de la catégorie « amateurs » dans celle des professionnels. Bientôt, j'ai eu des engagements sur les principales scènes de la capitale; puis à la radio, puis au cinéma — et, ma foi, la chance m'aidant, je n'ai pas eu à me plaindre. C'est tout simple, au fond, vous voyez...

— Et actuellement ? Vos projets ?

— Oh ! mes projets !... Si vous voulez bien, nous en discuterons une autre fois. Pour l'instant, figurez-vous qu'on me prétend amoureux ! Alors...

— Blonde ? Brune ? Rousse ?...

— Peut-être ben qu'oui, peut-être ben qu'non !... Je vous répète qu'on me prétend amoureux ! Je ne vous ai pas dit que je l'étais...

Et c'est sur cette énigmatique réponse que Clément Duhour nous quitte en riant, rappelé à l'ordre par Henri Bourtayre qui a l'air de lui dire de loin : « Voyons, ce n'est pas sérieux !... »

M. L.



## FERNANDEL et compagnie

**A** PRES cinq années d'absence, la famille Fernandel, repliée de Marseille, vient de réintégrer son domicile parisien du square d'Anvers. Ce n'est pas de gaité de cœur et Mme Fernandel préfère à Paris la Côte d'Azur, bien que le ravitaillement y soit très difficile. Mais là-bas, il y a le ciel bleu, toujours éternellement bleu. Cependant, la joie d'avoir ses enfants auprès d'elle est une consolation. Avec les rires joyeux de Josette, 18 ans, de Janine, 13 ans, et du petit Frank-Gérard, 8 ans, maman Fernandel retrouve un peu de ce chaud soleil du Midi.

Reprenre possession d'un appartement abandonné durant cinq ans pose un tas de problèmes dont le moindre n'est pas l'installation de la défense passive alors inexistante.

Le phonographe un peu ankylosé par de nombreux mois d'inaction s'est miraculeusement remis à tourner. À la grande joie de la famille et de Hardi, le petit chien. Mais les disques sont un peu vieux et il va falloir compléter la collection.

Toujours abondamment pourvu avant-guerre, le bar est devenu un vrai bar-restrictions : il ne contient plus, en dehors de quelques bouteilles vides et poussiéreuses, qu'un syphon éventé. Mais Fernandel s'en moque, il attend avec impatience la venue des électriciens, car l'électricité ne marche pas très bien et dans une maison tout doit fonctionner.

# ZITA FIORE

## ou la féerie espagnole

**C**ERTES, la danse espagnole nous a été maintes fois révélée : nous n'ignorons plus rien de son coloris ni de son rythme, mais, avec Zita Fiore et son partenaire Nino de Cadix, c'est l'âme même de l'Espagne qu'il nous est enfin permis de connaître.

Nous sommes loin de cette pseudo danse espagnole que nous apportèrent tant de danseuses aux robes à pois de gitanes, fabriquées en série dans quelque cours de danse voisin de la place Clichy.

Zita Fiore ne cherche pas l'effet facile, et parfois assez vulgaire, de la danseuse espagnole, grisée de rythmes, dont les castagnettes affolées et les coups de talons rageurs s'exaspèrent jusqu'à l'état de transe. Son art est fait d'équilibre, de touches délicates, d'élégance naturelle, de raffinement distingué.

Zita Fiore est née à Paris. Sa mère est suédoise, mais ses grands-parents portugais. Cette ravissante Parisienne — qui ne renie pas ses origines nordiques puisqu'elle se faisait appeler autrefois Zita Fiord — a choisi un partenaire authentiquement andalous, qui lui a appris la noble beauté des danses populaires... Ce qui frappe le plus chez cette ravissante jeune femme aux cheveux blonds cendrés et aux yeux bleus, c'est l'intelligence lucide et claire qu'elle apporte à ses interprétations. Tous les styles espagnols, elle se les assimile avec une étonnante souplesse. On vient de l'applaudir sur la scène du Gaumont-Palace, demain elle sera à l'A.B.C. Partout, sa danse semble une illustration vivante de cette terre d'Espagne si riche en couleurs. Elle en reflète la gamme ardente, tour à tour malicieuse, cruelle, grave, mystique, coquette ou voluptueuse.

J. L.

Photos Harcourt

1. Nino de Cadix a réglé, pour Zita Fiore, des danses populaires espagnoles, qu'elle interprète avec une vitalité intense et une séduction infinie.

2. Accompagnée à la guitare, Zita Fiore a une préférence pour les pas typiques, qui reflètent l'âme même de l'Espagne, si riches en couleurs.



## JEAN ANOUILH fait jouer SOPHOCLE en habit

Quand le rideau se lève sur l'« Antigone » de Jean Anouilh, au Théâtre de l'Atelier, les spectateurs sont surpris de voir Créon en habit, Antigone en robe du soir, et les gardes en cirés, et chapeaux mous sur la tête. Jean Anouilh, pour prouver que la tragédie si humaine d'« Antigone » est de tous les temps, a voulu que ses héros soient vêtus de l'uniforme mondain le plus impersonnel : la tenue de soirée.

1. Dans le bar Fernandel, le breuvage à la mode est un cocktail siphon-éventé-eau de robinet. On s'en contente.
2. Il ne reste pas beaucoup de disques, et ils sont un peu périmés. Les plus beaux sont restés à Marseille.
3. Il a fallu plus de 8 jours à Fernandel pour mettre au point son installation de défense passive brevetée.



1. Créon (Jean Davy), avant de sacrifier Antigone (Monelle Valentin), essai de la sauver.
2. Trois gardes viennent d'arrêter Antigone. Le fier Créon est impuissant devant sa pureté.

# Les disques DU JOUR

La chanson vient de perdre une grande voix et une figure puissamment originale. Yvette Guilbert disparaît après une double carrière partagée entre deux aspects très différents du culte de la petite Muse. Ayant été tout d'abord une chanteuse moderne et même, pourrait-on dire, « d'avant-garde », de 1890 à 1900, celle qu'on appelait alors la « diseuse fin de siècle » voulut ensuite consacrer son talent et son activité à rechercher et faire revivre les chansons françaises des siècles passés, endormies dans l'ombre des bibliothèques. Dans le répertoire qu'elle faisait entendre lors de ses dernières apparitions sur les scènes parisiennes, on retrouvait à la fois le reflet de ces deux époques de son existence : les chansons fin de siècle de l'Yvette aux gants noirs que le public actuel lui demandait d'évoquer, laissaient une place à quelques-unes de ces chansons retrouvées ou reconstituées qu'on pourrait appeler ses chansons « historiques » et auxquelles sa diction magistrale savait communiquer une vie saisissante. Les unes et les autres ont été fixées dans la cire avec une remarquable netteté.

Les disques d'Yvette Guilbert resteront comme un précieux témoignage, qui sera d'un grand secours aux futurs historiens de la chanson. Quelques-uns fournissent de bons exemples des deux répertoires de la grande artiste. Voici deux célèbres chansons de ses débuts, « Le Fiacre » (1) et « L'Hôtel du numéro 3 » (2), de Xanrof; et, d'autre part, « Madame Arthur » (1) de Paul de Kock, « L'Eloge des Vieux », de L'Attaignant (XVIII<sup>e</sup> siècle) (3), et cette truculente paysannerie, « Verligodin » (3) qui obtint le premier prix (diction) au concours du Grand Prix du Disque en 1934. D'autres disques encore (4) donnent, dans la première manière : « Les Quat-z-étudiants », de Xanrof, « La Soularde » et la « Pierreuse » de Jules Jouy; et « Je suis pocharde », qui fut le tout premier grand succès par lequel s'imposa Yvette au public de l'Eden Concert et du Divan Japonais; dans la série des chansons anciennes, « C'est le mai », « Pourqu'on me bat mon mari » (XIII<sup>e</sup> siècle), etc... La discothèque d'un amateur de chansons ne saurait être complète sans quelques-uns de ces disques, pour la plupart déjà anciens, dont la mort de la grande artiste vient soudain de nous faire vivement sentir tout le prix.

Après avoir rendu hommage à cette inoubliable voix de la chanson française d'hier, que le miracle du disque nous permet d'entendre encore, revenons aux voix vivantes et familières de la chanson de notre temps. Voici, pour aujourd'hui, deux voix de femme et une voix d'homme, parmi les plus pures et les plus poétiques. Elyane Célis nous apporte une habanero, « Mona », et une valse-sérénade, « L'Inconnu d'un soir » (5), excellentes de rythme et de couleur, et bien diverses de caractère d'une face à l'autre de ce disque parfait. Josette Martin, dont le timbre frais et la simplicité d'accent ont un charme très sûr, chante une jolie valse sans prétention de Guy Lafarge et Fr. Llenas, « Bras dessus, bras dessous », et un slow d'un aimable sentiment, « Un jour près de vous », de J. Ledru et A. Delmon (6). Tino Rossi nous offre quatre bons disques de ses chansons des films « Le Chant de l'Exilé » et « Mon amour est près de toi » (7). Toutes sont agréables et plus particulièrement ces deux valses déjà populaires, « Ce matin même », d'Edith Piaf et Jean Valz, et « Quand on est marinier », entraînante composition de Vincent Scotto, Poterat et François. **Gustave FREJAVILLE.**

La Voix de son Maître : (1) K 7.348; (2) K 7.302; (3) K 7.068; (4) K 444, 446; W 982, 994; P. 788; (5) K 8.607; (6) K 8.619.

(7) Columbia: L.F. 171, 172, 175, 176.

## BIENTOT...

La Grande Soirée de la Fantaisie  
L'esprit et la gaieté de Paris avec  
toutes les Vedettes du rire et du sourire

### ÉCOLE DU CINÉMA ET DU SPECTACLE DE PARIS

Directrice: Évelyne BEAUNE  
5, Villa Montcalm, Paris (18<sup>e</sup>)

ART DRAMATIQUE  
Chant, Débuts assurés

Cours par correspondance

### JEUNESSE DE PARIS

STUDIO NOEL, 11, Faubourg St-Martin  
DICTION — CHANT — CINÉMA  
Engagements assurés

Cours: Mardi, Jeudi 18 h. à 20 h. Samedi 18 h. à 18 h.

## COMMENT ÉVITER L'ÉCUEIL ?

La sagesse engage chacun de nous à s'abstenir d'affronter un destin malheureux ! Mais comment l'éviter ?

Tout simplement en se connaissant et en sachant quelles sont les possibilités dont on dispose.

Pour vous connaître, écrivez au célèbre Professeur MEYER, envoyez-lui un spécimen d'écriture et votre date de naissance; il vous sera adressé sous pli fermé, contre la somme de 10 fr., une étude qui, nous l'espérons, vous donnera satisfaction (timbres refusés). Joindre enveloppe timbrée avec nom et adresse. Professeur MEYER, Bureau 240, Dépt A, 78, avenue des Champs-Élysées, Paris 8<sup>e</sup>.

Enregistrez vous-même sur disque  
Conservez votre voix, vos interprétations, et celles des autres

**STUDIO THORENS**

15, Fbg Montmartre — Tél.: PRO. 19-28

POUR BLONDES ROSE BONBO

**ROUGE À LÈVRES RIVAL**

POUR BRUNES: POIS DE SENTEUR

**S** LE SECOURS NATIONAL  
NE DISCUTE PAS. IL NE FAIT PAS DE POLITIQUE  
IL AGIT

Aidez-le

21, RUE LAFFITTE, PARIS  
C. C. P. PARIS 2 466 58

COMPOSITEUR cherche partenaire

20 à 23 ans, jolie, voix agréable, même débutante si réelle disposition. Envoyer détails et photo à Jean JAL, 12 bis, rue de la Toile, Paris.

THÉÂTRE DE LA POTINIÈRE  
Mercredi 8 Mars 1944 à 15 h. 30  
AUDITION DES ÉLÈVES DU COURS de Cinéma **MIHALESCO**

Les Mercredis à 20 h. 25 sur Radio-Lyon et Radio-Toulouse, tous les Jedis à 20 h. 40 sur Radio-Andorre, vous vous réjouirez d'entendre les

**MÉMOIRES DU "VERRE" GALANT**

Une présentation Louis MERLIN  
TRouPE DES CAMUSARDS,

**CAMUS**  
"LA GRANDE MARQUE"  
COGNAC

**Mousothérapie**  
BAINS DE MOUSSE GAZO-IODÉS pour l'amélioration et la circulation du sang  
RAJEUNISSEMENT DES MAINS  
Procédé unique  
INSTITUT DE BEAUTÉ LAVAL  
2, rue Cambon. OPE. 00-77

ÉPILATION DÉFINITIVE  
Procédé nouveau par spécialiste  
INSTITUT GATINEAU  
116, Bd Haussmann (St-Aug.) Lab. 00-95

# L'ACTUALITÉ

AU THÉÂTRE DE L'ATELIER :

## « ANTIGONE »

Même dans la tragédie, Jean Anouilh demeure anarchiste, avec sa soif intrinsèque de pureté et de beauté. « Antigone » est une tragédie humaine, une tragédie sans dieux. Dans le matérialisme brutal de notre époque, « Antigone » est le chant du cygne de l'idéalisme. Elle ne veut pas comprendre, elle ne veut pas abdiquer devant la vie, elle se dresse contre la loi de Créon. De toute sa pureté, elle hait le mensonge, les compromis, les concessions. Sa révolte est magnifique du point de vue humain, mais insensée, inutile et même nuisible du point de vue social. Antigone doit mourir.

Seuls, les êtres qui trainent partout derrière eux — comme une bave — leur banale insensibilité, n'ont pas été bouleversés par ce drame de tous les temps. Antigone est la sœur de la blanche et douce « Carine, la jeune fille folle de son âme », qui se laisse mourir, assoiffée d'infini; la sœur de Thérèse, « La Sauvage », cette écorchée vive de la pauvreté; la sœur du Frantz de « L'Hermine », qui sent toujours la misère comme une chienne hargneuse à ses trousses, et dont l'amour est trop pur pour se passer d'argent; la sœur d'« Orphée », « qui fait fuir les ombres de chaque côté de la route »; la sœur d'« Electre » et de « Lia », qui préfèrent voir leur ville en flammes que de renoncer, l'une à sa vengeance, l'autre à braver Dieu et les anges; la sœur surtout d'Inès de Castro, que Ferrante envoie à la mort avec une tendresse infinie et déchirante. « La Reine Morte » est de la race d'« Antigone »; elle ne veut pas, elle ne peut pas être sauvée. Elle meurt parce qu'elle ne veut pas comprendre. Le dictateur Ferrante de Montherlant a bien d'autres traits communs avec le fasciste Créon. Leur loi est juste; nécessaire, mais elle tue des jeunes femmes innocentes.

Au lever du rideau, le chœur nous présente tous les personnages de Sophocle; il nous rappelle leurs parentés, leurs fonctions, leurs caractères: voici Antigone, sa sœur Ismène, son fiancé Hémon, Créon et son page, la reine Eurydice, la nourrice, et les trois gardes, qui vont arrêter Antigone parce qu'elle a tenté d'enterrer selon les rites son frère Polynice, malgré la défense du Roi Créon. Une fois de plus depuis trois mille ans, Antigone mourra parce qu'elle a désobéi au Roi. Mais ici, le cadavre de Polynice n'est qu'un prétexte, comme la légende antique n'est qu'un prétexte pour Jean Anouilh. Comme l'histoire d'« Amphitryon » et l'Alcmène n'était qu'un prétexte pour Giraudoux.

La famille des Atrides s'éloigne de Sophocle pour se rapprocher de nous. Elle parle le langage de Jean Anouilh avec ce mélange de pitié et d'ironie qui atteint si facilement notre cœur. Elle méprise le bonheur, cette petite fille ivre de sacrifice, butée, obstinée comme Jeanne d'Arc, qui, elle, préfère la mort plutôt que d'avouer à ses juges qu'elle a menti ou que ses voix l'ont trahie. Antigone est sûre de sa mission, sûre d'elle-même, sûre de sa foi. A tous les arguments de Créon, qui tente l'impossible pour la sauver, elle répond « non », avec l'orgueil intrinsèque des vierges, qu'elles soient grecques ou lorraines. Cette scène est d'une beauté à joindre les mains... Devant ce sacrifice grandiose et inutile, le « cuisinier » Créon avoue son impuissance, il se cherche des excuses, il perd son prestige; sa confiance en lui s'effondre comme celle de Don Ferrante avant d'envoyer Inès de Castro à la mort. Le dernier visage d'homme que doit voir Antigone est celui du garde, symbole de la médiocrité et de la bêtise. Devant tant de laideur, les petites filles pures grisées d'absolu n'ont qu'à disparaître, puisqu'elles ne veulent ni comprendre, ni admettre, ni se résigner. Et Antigone part vers son destin...

Jean Anouilh nous rappelle une fois de plus que le théâtre ne s'enferme pas dans des règles rigides et que, selon une grande vérité bien connue des classiques, le sujet est peu de choses; l'originalité réside surtout dans la pensée et le dialogue.

Les héros des Atrides portent ici des robes du soir et des habits. Mais Racine habilla bien ses Grecs en hauts-de-chausses et manteaux de cour Louis XIV. Avec quelques anachronismes faciles, ce diable de Jean Anouilh frôle parfois le mauvais goût pour nous faire peur, et nous montrer comment on évite de justesse la parodie, le côté « Belle Hélène » ou opérette, comme un as du volant s'amuse à frôler un précipice pour donner une émotion à ceux qu'il conduit.

La très belle mise en scène d'André Barsacq accentue consciemment le danger. Mais l'obstacle une fois vaincu, on admire encore davantage celui qui nous fit frissonner. Cette tragédie est remarquablement jouée par Jean Davy, qui porte l'habit d'une façon royale, et transforme un pardessus de ville en manteau de cour somptueux; par Monelle Valentin, qui se consume comme une torche ardente-toute brûlante de foi. Quelle bouleversante Jeanne d'Arc elle incarnerait ! Le chœur est personnifié par Bovério avec une simple grandeur qui crée aussitôt l'atmosphère désespérée où règne la Fatalité. L'ironie pessimiste d'Anouilh se donne libre cours dans le rôle du garde, que Beau-champ interprète en fantoche bavard et mesquin, d'un naturel parfait.

Mais à quoi pense André Barsacq quand il monte une pièce d'Alfred de Musset ? Réaliser un petit chef-d'œuvre romantique, sans le moindre climat romantique, c'est un assez joli tour de

force; mais j'avoue ne pas comprendre l'utilité de ce jeu. Pourquoi faire une parade foraine d'une conte poétique et chatoyant monté avec tant de goût à la Comédie-Française, dans la mise en scène du regretté Granval, et les décors transparents et fausement naïfs de Marie Laurencin? Luce Clament, Jacqueline Ricard, Robert Dhéry, et surtout le charmant André Reyboz, habillés on ne sait pourquoi en costumes Directoire, ne sont pas responsables de ce jeu de massacre.

AU THÉÂTRE DE L'AMBIGU :

## « FORFAITURE »

Deux films, l'un muet, l'autre sonore, et un sketch de music-hall nous ont rendu familière l'histoire de « Forfaiture », et le sadisme élégant du Prince Sai-Tao, ce richissime Indochinois, dont la fastueuse générosité et la morgue de grand seigneur, au passé mystérieux, éblouissent les jeunes femmes de la Côte d'Azur.

Sans Sessue Hayakawa, cette naïve histoire d'un érotisme émaillé serait bête à pleurer. Mais le prodigieux comédien prend son personnage tellement au sérieux, qu'il arrive à nous imposer ce mélo digne du Grand-Guignol. Quel mime prodigieux ! Je l'admire surtout quand son visage n'exprime rien. Car alors, chaque spectateur peut traduire ce beau masque froid et impassible selon son point de vue personnel. On peut broder du rêve autour de ce bronze oriental qui n'est jamais plus expressif que dans l'inexpression.

Jean LAURENT.

AU THÉÂTRE DE DIX-HEURES :

## « BEAUCOUP DANS PEU »

Beaucoup d'esprit dans peu de temps. C'est certainement là le sens de ce spectacle. Et chacun, au Théâtre de Dix-Heures, suit la formule avec fidélité. C'est Oléo, toujours et tant mieux, qui de sa fenêtre présente les chansonniers. Elle est de plus en plus belle, Oléo. Je me demande où ça s'arrêtera. D'une voix et d'un sourire dont l'éclat est une des qualités de la maison, elle annonce un à un Trémolo, Jean Lec, Edmond Meunier (beaucoup d'assurance et de bonnes idées), Léo Campion, à la poésie réaliste ou futuriste; Jacqueline Baudoin, aux intentions prenantes et profondes; Breffort (un très bon mot entre autres à l'intention d'André Claveau : « A la radio, on veut nous faire prendre les gens ternes pour des messies ») et les trois vedettes: Jean Rigaux, Jacques Grello et Paul Colline.

Jean Rigaux, chansonnier aux effets de music-hall, provoque abondamment le rire et obtient un énorme succès; Jacques Grello, avec son air de joyeux étudiant, dit avec habileté les pires duretés, ce qui enchante la salle entière. Quant à Paul Colline, vedette combien applaudie du programme, même dans l'amertume il conserve cette finesse magnifique, cette délicatesse extrême, ce sens de la nuance qui lui font exprimer avec amabilité les choses les plus pénibles.

J. R.

## APRES LE RECITAL BRIEUX ET ERLINA

Brieux vient de faire sa rentrée, attendue avec impatience par les uns, guettée avec curiosité par les autres. Ni ceux-ci, ni ceux-là n'ont pu être déçus.

Absent de la scène depuis deux ans, le célèbre danseur n'a rien perdu de ses qualités. Mieux: la présence à ses côtés d'Erlina, sa nouvelle partenaire, son élève depuis longtemps, confère à l'équipe qu'il forme avec elle un caractère d'authenticité chorégraphique que les connaisseurs se plairont à découvrir. Brieux, on le sait, a fait de la danse une chose assez spéciale, l'étendant jusqu'à certaines limites parfois lointaines, mais toujours artistiques.

Comme il l'avait voulu pour sa première interprète, il a formé la seconde à sa manière. Elle le suit, le comprend, s'adapte à lui dans une communauté de pensée et d'expression entière. Intelligente artiste, elle le sert comme il la sert, et le champ qui s'offre à eux est ainsi beaucoup plus vaste. Voici donc, maintenant, un couple harmonieux qui manquera jusqu'alors.

En dépit d'une lenteur regrettable de l'orchestre — pourquoi? — ils ont, en une douzaine de tableaux, manifesté avec brio et sûreté leur conception éclectique de la danse.

Cette danse, à eux particulière, fait sans doute un peu courte la part du classique. Mais il n'en faut pas davantage (avec le ravissant « Nocturne » de Fauré surtout) pour que Brieux se montre un danseur étonnant de légèreté et très bien placé, et pour qu'Erlina se révèle parfaite dans un domaine qui est nettement le sien. Sortis volontairement parfois de cette grande école, ils ont réalisé de magnifiques compositions visuelles plastiques, tel le profond « Piété » rouge et bleu sur fond auditif d'orgue, de ravissants tableaux animés souvent sur interprétations musicales qu'illustrations chorégraphiques, mis en scène avec de somptueux costumes et sous de savants jeux de lumière. A cette liberté de geste, chère à Brieux depuis qu'il danse, nous devons un programme du meilleur goût. Et si nous n'avons plus à nous étendre sur le talent bien connu du danseur, enregistrons avec le plus vif plaisir — comme l'a fait toute la salle — la nature excellente, le don artistique certain d'Erlina, sa compagne qui ne sait pas se contenter seulement d'être jeune et jolie, mais ressent avec intensité tous les sentiments que son partenaire lui a donnés à traduire.

Jean ROLLOT.

# Le Rideau se lève



Jean JAL, l'auteur de « C'était une histoire d'Amour » et de tant d'autres succès à la mode, vient d'obtenir le Grand Prix de la Chanson de Charme 1943, à Bruxelles.  
Photo Harcourt



**ELLEN GJERDE**  
DANS  
**LA TRAGÉDIE DE L'AMOUR**  
AU VIEUX-COLOMBIER

**LE Jardin de Montmartre**  
1, AV. JUNOT — Tél. : MON. 02-19  
Tous les jours de 17 à 19 h.  
**THE-SPECTACLE**  
Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.  
Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.  
avec les meilleures VEDETTES dans un cadre idéal  
**LE JARDIN D'HIVER** UNIQUE A PARIS  
Retenez vos tables à Mon. 02-19

**MARIVAUX-MARBEUF**  
**1 ER DE CORDEE**  
REALISATION DE LOUIS DAQUIN



Blanche DARLY est, avec Jules BERRY et PASQUALI, la vedette du beau programme de variétés que présente cette semaine l'Etoile Music-Hall.  
Photo Harcourt

**Théâtres**

**Cabarets**

**Cinéma**

**ERMITAGE IMPERIAL CINECRAN**  
**L'AVENTURE EST AU COIN DE LA RUE**  
une révolution  
DANS LE DOMAINE DU FILM POLICIER

## LA MODE AU THÉÂTRE

- A l'Ambigu, dans « Forfaiture », avec Sessue Hayakawa, toutes les robes si élégantes de la pièce sont de Agnès DRECOLL (24, place Vendôme), dont nous avons déjà admiré les splendides toilettes au Théâtre Pigalle dans « Feu du Ciel » de Jean Franchant.
- Dans cette même pièce, à l'Ambigu, les chapeaux ravissants de la charmante Tania Balachova sont signés Jean FOSSE (7, rue Royale), qui montre actuellement sa collection nouvelle.
- C'est le maître-bottier POL (12, rue Poncelet) qui a chaussé Tania Balachova, en harmonie avec ses diverses robes de jour et du soir : POL, le chausseur des artistes en vogue.
- A l'Apollo, dans « Tout est parfait » de André Haguet, les beaux chapeaux portés par la gracieuse Simone Alain sont de jolies créations de Rose VALOIS (18, rue Royale), dont l'éloge n'est plus à faire.
- Au Studio des Champs-Élysées, dans « Et délivrez-nous du mal », de Jacques de Montalais, la belle et captivante Jenny Burnay est habillée à la scène comme à la ville du reste, par Rosine PARIS (Mme Bellier), la maison bien connue du 49, rue Saint-Roch.
- Au Théâtre de l'Atelier, dans « A quoi rêvent les jeunes filles », de Misset, tous les costumes si colorés et si rutilants ont été exécutés par le maître costumier MUELLE (59, rue du Faubourg-Poissonnière) dont le nom est resté célèbre depuis les fameux ballets russes de jadis.

**AMBASSADEURS** - dir. Alice COCÉA  
**ALICE COCÉA** présente et joue  
**LÉONA**  
de CROMMELYNCK

**PARIS-PARIS**  
Pavillon de l'Élysée - ANJ. 29-60  
**Helène ROBERT**

**TRIOMPHE SCALA**  
FERNAND GRAVEY  
**LA RABOUILLEUSE**

**COLISEE AUBERT PALACE**  
**Vautrin**

**ÉTOILE** du 3 au 17 Mars  
**JULES BERRY**  
PASQUALI et Blanche DARLY

**MONSEIGNEUR**  
Cabaret  
Restaurant  
Orchestre Tzigane  
94, rue d'Amsterdam

**ELYSÉES CINEMA CINEMONDE OPERA LA ROYALE**  
**L'ANGE DE LA NUIT**  
JEAN-LOUIS BARRAULT  
MICHÈLE ALFA - HENRI VIDAL  
BERTHOUD  
ANDRÉ-YVES FURET - ALICE TISSOT - FÉLIX

**LUCY ROY**  
Costumes pour Théâtres,  
Music-Hall et Cinémas  
14, rue Fontaine  
PARIS - IX<sup>e</sup>  
TRI. 36.18 Métro : PIGALLE

**DAUNOU** CRÉATION  
**RÊVES A FORFAIT**  
Comédie gaie de M.-G. SAUVAJON  
J. PAQUET - J. GAUTIER

**GARE MONTPARNASSE DAN 41-02**  
**MIRAMAR**  
Fermé le mardi. Matinée 14 h. 30 à 18 h. 45. Soirée 20 h. 30

**EDOUARD VII**  
**LE ROI CHRISTINE**  
Pièce en 3 actes et 8 tableaux de Marcelle MAURETTE  
Mise en scène de DOUKING  
avec CÉCILE SOREL

**LE VAL D'ENFER**  
avec  
Ginette LECLERC

• Aux Capucines, dans la tri-centenaire opérette « Une Femme par jour », de Pierre Véber, les délicieux maillots et paréos aux coloris chatoyants, et moult les formes, sont des créations de REARD (45, rue de Clichy), maison renommée.

**AU THÉÂTRE MICHEL**  
PARISYS présente et joue avec  
Simone VALÈRE - Simone DEGUYSSE - André BERVIL  
**ÉPOUSEZ-NOUS, MONSIEUR !**  
Pièce gaie de M. Jean de LÉTRAZ  
Robert MURZEAU - Robert LEPERS - Pierre MAGNIER

**PRÉSENTATIONS DE COLLECTIONS**  
PAQUIN, 3, rue de la Paix, à 15 h. 30, à partir du 18 février.  
Mad. CARPENTIER, 38, rue Jean-Mermoz, à 15 h., à partir du 3 mars.  
CREED, 7, rue Royale, à 15 h., à partir du 28 février.  
Jean DESSES, 37, avenue George-V, à 15 h., à partir du 26 février.  
Jeanne LAFAURIE, 52, Faubourg-Saint-Honoré, à 15 h., à partir du 24 février.  
Lucile MANGUIN, 8, rue de Hanovre, à 10 h. 30 et 15 h., à partir du 23 février.  
Marcel DHORME, 63, av. Victor-Emmanuel-III, à 15 h., à partir du 25 février.  
HERMINE, 12, rue de la Paix, à 15 h. 30, à partir du 1<sup>er</sup> mars.  
Caroline RANCHIN, 10, rue Duphot, à 15 h., à partir du 21 février.  
Germaine LECOMTE, 9, avenue Matignon, à 15 h. 30, à partir du 2 mars.  
GABRIELLE, 11, place de la Madeleine, à 10 h. 45 et 15 h., à partir du 14 mars.  
BRUYÈRE, 22, place Vendôme, à 15 h., à partir du 29 février.  
Odette VALET, 20, rue Royale, à 15 h. 30, à partir du 6 mars.  
Gaby MONOT (Modes), 16, place Vendôme, tous les jours, à 15 h.

- Dans « Antigone » de Jean Anouilh, au même Atelier, toutes les robes somptueuses de Monelle Valentin, Suzanne Plon, Odette Talzac, sont des créations de MAUDEGEO (10, rue du 29-Juillet), une maison que nous retrouvons toujours avec plaisir sur cette scène à la mode.
- Et c'est encore sur ce même Théâtre de l'Atelier que nous voyons Jean Davy, l'excellent artiste, habillé impeccablement et avec chic par DODDOLI (39, rue Victor-Massé), un tailleur très prisé des artistes parisiens.
- Au Théâtre La Bruyère, dans « La Chevauchée sans fin », de Raymond Caillava, la bonne Germaine Delbat est habillée avec une grande et sûre élégance par GRES (1, rue de la Paix), dont les drapés sont une gloire.
- C'est toujours le bottier POL (12, rue Poncelet) qui est le chausseur habituel de Germaine Delbat au Théâtre La Bruyère, dans « La Chevauchée sans fin » que l'on applaudit actuellement sur cette nouvelle scène.
- Dans la mise en scène de cette même pièce au Théâtre La Bruyère, au moment du repas dans la salle à manger du château, on a beaucoup remarqué la belle vaisselle, fournie par la célèbre maison SIMON (33, rue Montmartre et 36, rue Etienne-Marcel), une des plus anciennes marques.
- Dans toutes les pièces à la mode, que ce soit à l'Apollo avec l'excellente Jeanne Saint-Bonnet, ou au Pigalle avec la merveilleuse Elvire Popesco, ou encore avec la charmante Tania Félor, ces diverses artistes portent les gants fameux REYNIER JUNIOR que l'on trouve chez Claude FABREGAS, au 25, rue Royale. A. de M.

**THÉÂTRE LA BRUYÈRE**  
5, rue La Bruyère - Place St-Georges  
**CONSTANT RÉMY** dans  
**LA CHEVAUCHÉE SANS FIN**  
de Raymond CAILLAVA



Andrée de LORDE qui a interprété « Mon Millionnaire » au Théâtre de la Gaîté-Lyrique, au cours d'un tirage de la Loterie Nationale. Photo personnelle

**THÉÂTRE des MATHURINS**  
Marcel HERRAND et Jean MARCHAT  
Tous les soirs, 19 h. **LE VOYAGE DE THÉSÉE**  
Mat. : Dimanche, 15 h. (sauf Lundi) de Georges NEVEUX



René CHARLE, vedette de la radio, choisit le délicieux chapeau de Thérèse PETER, la modiste de tous les théâtres parisiens (10, rue Royale).



Viviane GOSSET fera sa rentrée au Théâtre Mancey, dans un des principaux rôles de « Clochemerle », de Raymond Souplex et André Worms. Ph. Roger Carlet

**NOUVEAUTÉS**  
**3 DOUZAINES DE ROSES ROUGES**  
avec J. DELUBAC - RELLYS - H. GUISSOL  
Tous les soirs (sauf jeudi) 19 h. 30. Mat. Dim. 15 h.

**3 Vedettes Jacqueline**

Jacqueline BOUVIER du Théâtre de la Cité.

Jacqueline CADET du Théâtre des Capucines.

Jacqueline MOREAU du Théâtre Pigalle.

COIFFÉES PAR LA Vedette de la Coiffure **Giòle Dumétras** 39, Bd des Capucines. OPE. 49-49 et 11-37

Le Directeur-gérant: René Lelièvre. — E. Desfontaines-Néogouvion, Imprimeurs, Paris. — N° 32 0017 - (1944) — Publ. autorisée n° 30



